

Recherches sociographiques



Jean-Charles FALARDEAU, *Étienne Parent, 1802-1874*

Jean Hamelin

Volume 19, Number 1, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055777ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055777ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamelin, J. (1978). Review of [Jean-Charles FALARDEAU, *Étienne Parent, 1802-1874*]. *Recherches sociographiques*, 19(1), 140–141.

<https://doi.org/10.7202/055777ar>

qu'il existe des cas notoires d'hystériques et de familles d'hystériques qui, lorsqu'ils étaient ivres, pouvaient tout casser, battre n'importe qui» (p. 74).

C'est très courant : l'anthropologue a peur de « ses » sauvages et exagère. Mais le syndrome reste significatif. Chez les Cris colonisés de la Baie de James, les infirmières soignent un nombre anormal de maladies d'origine hystérique et tout le monde connaît les excès de boisson associés aux réserves indiennes. Preuve de plus que « la production et la reproduction de la vie réelle », censées être déterminantes en dernière analyse dans l'Histoire, impliquent la production d'identité culturelle : on peut être malade par aliénation du procès social d'appropriation symbolique du monde autant qu'on laisse sa santé dans celui de l'exploitation matérielle du travail.

Verdon parle d'une troisième phase, dite de « régionalisation » de l'économie politique locale. Superfétatoire nuance. En fait, avec les années soixante, la « rationalisation » capitaliste de Saint-André s'accomplit tout à fait : la fromagerie, la scierie, les écoles de rang, l'école secondaire ferment. On parle de faire de la paroisse une mission d'un clocher plus important.

« La région du Lac-Saint-Jean s'était toujours définie en fonction de la colonisation. Même les centres urbains n'existaient que pour desservir les villages. Désormais, ils seront les pôles du développement » (p. 211). Non quand même ; Séguin nous a montré comment les régions de colonisation étaient dès le début des succursales d'un centre métropolitain. Mais on aura compris que le « développement du sous-développement » atteint ici son terme. Le nomade et le sédentaire du Québec mal-capitaliste ont été finalement repoussés aux marges de l'histoire. Voici maintenant venir les prolétaires.

Morts Louis Hébert et Pierre Radisson ; morts François Paradis, Alexis Labranche, Bill Wabo, Basile Fourchu. Morts sous les dépouilles rouillées de leurs vieux chars, tandis que leurs fantômes hantent les décors de théâtre du Vieux Montréal et de la Place Royale.

Jean-Jacques SIMARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Jean-Charles FALARDEAU, *Étienne Parent, 1802-1874. Biographie, textes et bibliographie présentés par Jean-Charles Falardeau*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1975, 344p.

Le centenaire de la mort d'Étienne Parent semble n'avoir été qu'un prétexte à la publication de cet *Étienne Parent* par Jean-Charles Falardeau. L'ouvrage est moins une œuvre de circonstance que la continuation d'une réflexion amorcée dans les années 1960, et depuis lors toujours reprise, sur le cheminement des sciences sociales au Québec et, du même coup, sur le devenir du peuple canadien-français. Faut-il voir dans ce retour aux sources le signe que l'Auteur projette de reprendre un jour son *Essor des sciences sociales au Canada français* qui était, en 1964, l'épure féconde d'un projet de plus grande envergure ? Qui mieux que lui pourrait le faire !

Le sous-titre résume la facture de l'œuvre. Celle-ci s'ouvre sur une biographie d'Étienne Parent, dont l'essentiel avait déjà été publié dans le *Dictionnaire biographique du Canada*. En une vingtaine de pages — c'est la marque des gens de métier de dire beaucoup en peu de mots —, l'auteur évoque tour à tour la personnalité, la carrière, les idées et les combats de ce journaliste devenu fonctionnaire, député et conférencier, et le situe en son temps en élucidant ce qu'il devait à son milieu et ce qu'il lui apporta. Pour Falardeau, « l'originalité de Parent est d'avoir, le premier, pris conscience de toutes les réalités importantes de la nation canadienne-française et d'en avoir explicité la définition en un corps de doctrine cohérent » (28). Point de chemin de Damas, mais lent cheminement d'une pensée qui se déploie, s'explique et s'affirme au cours du temps.

À preuve, les 293 pages qui suivent la biographie de Parent et qui sont la réimpression de ses principaux écrits. La sélection tient compte des étapes de la carrière et de l'évolution de la pensée d'Étienne Parent : 1. le jeune rédacteur du *Canadien*, 1822-1824, soit six textes (33 pages); 2. le directeur du *Canadien*, 1831-1842, soit neuf textes (44 pages); 3. l'homme d'âge mûr et le conférencier, 1846-1852, soit neuf textes (213 pages). Le corpus s'ouvre par un texte écrit en 1859 et intitulé «Bédard et ses deux fils». L'auteur a donc privilégié les conférences qui sont toutes publiées *in extenso*. Et c'est justice. Ce sont les conférences qui révèlent le mieux les contours de l'idéologie de Parent déployée entre les principes d'ordre et de progrès, le contenu de son «nationalisme charnel» enraciné dans le droit des peuples, le sol et le passé, de même que les éléments de son projet collectif : le système fédéral, l'industrialisation, l'instruction obligatoire, la gratuité scolaire, etc.

Une bibliographie bien construite et bien documentée clôt l'ouvrage. Elle nous semble exhaustive, mais suscite, cependant, un regret : que ni Maurice Séguin ni Fernand Ouellet, deux dix-neuviémistes des plus familiers avec l'œuvre de Parent, n'aient encore cru bon de nous livrer leurs vues sur «le Père de l'idée de patrie».

Cet ouvrage de Jean-Charles Falardeau ne nous semble pas avoir reçu de la part des revues l'accueil que méritaient les interrogations qui le sous-tendent, les significations qu'il récupère et l'actualité des problèmes qu'il soulève. Il n'est que de lire les conférences pour redécouvrir l'actualité de Parent. Celui-ci nous semble avoir posé un problème — comment deux nations appelées à coexister au sein d'un même territoire, d'une même société, pourront toutes deux s'épanouir? — qui est encore aujourd'hui au centre de nos préoccupations. Si l'on met ces conférences en perspective avec les écrits de Bourassa, le *The Essential Laurendeau* de COOK et BEHIELS, le *Claude Ryan, l'homme du Devoir* de Aurélien LECLERC, bien des questions surgissent. Par exemple : pourquoi une lignée de journalistes se sont cru, à un moment ou l'autre de leur carrière, investis de la mission d'exprimer les aspirations des Québécois et d'indiquer les voies du destin collectif? Cela tiendrait-il à l'appétit de pouvoir? ou à des attentes collectives? Les petits peuples au destin précaire auraient, semble-t-il, plus que d'autres, besoin de prophètes. Plus fondamental encore : pourquoi toutes ces consciences assises dans un fauteuil éditorial ont-elles toujours, à la question de Parent, donné la réponse qu'il avait lui-même formulée : l'autonomie de chaque peuple à l'intérieur d'une même structure politique. «L'un est Québécois et l'autre est Montréalais» semble, en apparence, rendre compte des destins différents de Parent (modéré) et de Papineau (radical); elle ne rend pas compte des affinités de pensée entre le directeur du *Canadien* (Québec) et ceux du *Devoir* (Montréal).

En certains pays, les prophètes émanent on ne sait d'où : ils sont reconnus tels par le peuple et reniés par les élites. Au Québec, ce sont les élites qui instituent prophètes des éditorialistes. Le phénomène se produit en l'absence d'un leadership politique nationaliste, en période de crise au sein de la structure politique canadienne et de fortes tensions entre les élites. Le succès de ces prophètes réside moins dans un authentique charisme que dans le don qu'ils ont d'exprimer ce que certaines élites désirent entendre dire. Voilà pourquoi ils sont si étrangement adulés. Je ferais le pari que le Québec ne produira plus ce type de prophètes, tout comme il ne produit plus d'historien national : les élites sont trop fragmentées pour qu'un seul puisse désormais donner l'impression de parler au nom de tous.

Jean HAMELIN

*Département d'histoire,
Université Laval.*